

ML 3017/2

ML 3617 / 2

QUINZE PETITS POEMES POUR CHANTER DES

CHOSSES INDIFFERENTES.

=====

LOUIS BOUMAL.

Theresae
meae
dilectissimae.

Quinze petits poèmes pour chanter
des choses indifférentes.

"Udi dir alta voce di lontano :
"Ahi! Quanti passi per la selva perdi!"

Pétrarque.

"Sonetti".

Per amica silentia lunae.

Je songe aux tremblantes musiques
Que font en moi les jours passés.
La lune amie, aux rais obliques,
Nage dans l'eau des longs fossés.

Le vent nocturne, sur les mares,
Palpite avec un cri léger
Que répètent des oiseaux rares
Dans le ciel tout prêt à neiger.

Je vois dans l'herbe et sur la plaine
La maison dont mon cœur est fou,
Où m'amie a serré la laine
Pour un enfant qui sera nous.

Ah! Fol espoir aux ailes folles,
Oiseau des nuits, couleur de mort!
La lune a ri de mes paroles
En les noyant de rayons d'or.

Nouvelle Eglise 2 janvier '15.

Plève. (1)

Aussi monotone et triste que l'heure,
Avec tes parfums de roses mouillées,
Je reconnais mal ta chanson qui pleure,
Ô pluie de l'été, propice aux feuillées!

Sous les seringas aux parfums étranges
Et sous les pommiers qui courbent leurs branches,
Entre les bouleaux des forêts natales,
Tu pleurais jadis d'une voix égale.

Si loin de mon ^{trêve} à présent tu passes,
Un ciel inconnu sème tes averses,
Aucun air wallon chez toi ne converse,
Et c'est un ennui que rien ne me chasse!

Gaillon. Juillet, 15.

(1) Plève = Pluie (Dialecte liégeois).

La Garde de l'Yser.

Sur le fleuve ami qui rêve et qui vire,
Un souffle a passé quand mourait le jour.
Entre les roseaux glisse un lent navire
Et les soldats morts nagent à l'entour.

Les soldats défunts nagent dans la brume
Le long de la rive aux roseaux fûtés.
Leurs yeux sont emplis du regret posthume
Des clairons sonnans sur nos libertés.

Le silence est doux, la nage est rapide,
Les mains frappent l'eau comme des battoirs
Et la sentinelle interroge, avide,
L'étrange rumeur dans la paix des soirs.

Mais ceux qui nageaient sous la triste lune
Ayant reconnu son appel ~~cauté~~,
Disent en sombrant dans l'onde commune :
Le fleuve est à nous, il est bien gardé.

Mise en musique par
J. Mommaert. 1916.

Fort de Knocke. Mai 1915.

C H A N S O N S .

"Je pleure mon chevalier,
Le connaissez-vous?"

Fluettes chansons du passé venues
Sur un air ancien qu'on n'a pas noté,
Pourquoi vous ayant toutes retenues
Vous-dis-je à mi-voix dans le jeune été?

Pourquoi rappeler, troublante princesse,
Le sort inégal de tes chevaliers
Et Tristan qui court jeter sa détresse
Au silence ami des profonds halliers ?

Puisque vous mentez, que de vous aucune
Ne porte à mon coeur le son de sa voix,
Pourquoi chantonner à la triste lune
Des mots que le vent chasse au fond des bois
Et qui parlent d'amour et de mort à la fois ?

Yzer. Mai 1915.

Lointaine entre les fleurs.

Lointaine entre les fleurs flotte ta douce image.
Un vieil air écouté lui fait son seul cortège;
Mais de mon rêve à toi trop de distance empêche
L'habituel pélerinage.

Amie, aux yeux de songe, à présent que la nuit
Nous roule en ses parfums de mort et d'oubliance,
Il ne m'est rien resté sinon d'avoir ouï
Tes baisers sur mon front prier avec constance.

Souvenir! Souvenir! Tenace et folle abeille,
Autour de moi qui chante et veille,
Ni sous les lourds pommiers d'où le rêve s'envole,
Ni sous les aubépins que le soleil couronne,
Je n'ai perdu ta lente et quiète parole!

O vous que l'âpre vent n'a pu faire périr,
O vous que j'écoutais sous la lampe attardée,
Mon âme en vous cherchant, de moi s'est évadée,
Et je voudrais dormir et je voudrais mourir.

Gaillon. Juillet 1915.

Dulcissimis, ô Wallonia!

Au Lieutenant Georges Férir.

Ami, par ce matin de fraîcheur et de vent
Qui joue ainsi qu'une écolière,
N'a tu pas regretté le clair soleil mouvant
De nos Ardennes familières?

N'as tu pas regretté le dimanche des Palmes
A la lisière du printemps,
Le dimanche des buis entre les bouleaux calmes
Du pays que nous aimons tant?

N'as tu pas regretté les rameaux que l'on donne
Pourque'ainsi, jusqu'au bout de l'an,
La maison du chrétien reste droite s'il tonne
Et close à l'oeuvre de Satan?

Hélas! Le triste buis verdit en Wallonie!
Comme autrefois on le partage
Au son de la flûette et tremblante harmonie
De l'ancien orgue de village.

Nous qu'inlassablement, Fortune, tu poursuis,
Pareille aux noires Brynnies,
Nous ne connaissons plus les bryyères où luit
Le clair soleil de Wallonie.

Mais tu ne pourras pas lasser nos volontés
Car le temps n'use pas l'ardoise
Et nous te baisérons sous les arbres fûtés
De la forêt luxembourgeoise.

~~Dimanche des Rameaux. Hoogstade 1915.~~

Dominique de Ramayes

12

Que ce te soit, mon âme, un exemple amical.....

=====

Ecoute autour de nous mourir les vents du soir,
Pauvre âme qui fût mienne et que voici lassée
D'avoir porté si loin le délirant espoir
Autour de qui battait de l'aile ma pensée.

Ecoute jusqu'à nous les flexibles bouleaux
S'agiter vainement parmi le paysage.
Que ta chanson pareille à leurs rythmes égaux
S'apaise avec le soir amoureux sage.

Puis tu t'endormiras d'un sommeil sans mémoire,
Ame qui fus une âme aux étranges autours,
Qu'habitaient dans la paix de tremblantes amours
Et la vie et le rêve et le rire illusoire.

Dis toi que le meilleur encore est d'en venir
aux rêves de l'oubli veuves du souvenir.

Du passé qui fût nôtre éloigne ton visage,
Ô mon âme où chantaient, comme sur le rivage
Expire en se plaignant la vague au goût salé,
Les projets et les voix d'un amour exhalé.

Vois les grands seringas, dans le ciel, qui se penchent,
En une nuit fleurir et pour quelques matins
Conserver seulement parmi le jeu des branches,
Des tiges et des fleurs les odorants butins....
Et puis se dépouiller et jusqu'à dans l'automne
Etendre leur feuillage étrange et monotone.

Que ce te soit, mon âme, un exemple amical.
Tes rêves d'autrefois ce sont tes fleurs superbes.
Qu'importe que les vents en aient jonché les herbes!
Il te reste de vivre et d'un effort égal,
Sansrêve et sans passé, déployant ton feuillage,
De garder du malheur l'impossible visage.

Ah! Quand est ce que je pourrai
Fumer une pipe à mon aise,
En revivant les souvenirs que je voudrai,
Faisiblement assis sur une chaise.

La maison que l'on bombarde
N'est pas plus sûre, ô Théréssette,
Que notre dernière amourette....
Que Dieu les garde!

Du fond boueux de ma tranchée
J'espère aux clartés sidérales
Qui font de la voie lactée
Une avenue triomphale
Où mon vieux ~~tête~~ en paix ballade
Ses os malades.

Lampadaires des ciels trop vastes
Où mon désir reste accroché,
Sur quels chemins, sur quels désastres
Tantôt serez -vous couchés?

Le temps tue et les obus passent,
Un jour on dira : "C'est assez."
Puis un savant viendra statistiquer la casse.
Requiescant in pace !

Dixmude II août 1915.

14

Ambiguïté.

La ~~messe~~ musicale et frêle procession des tremblés
Nous fait un beau cortège assez à ce qu'il semble ?—

Qui, pas mal. Après tout les souvenirs m'accueillent
Le long de ce chemin, mieux que le chant des feuilles.—

Tant d'étoiles au ciel qui font de la poussière,
De la poussière d'or et du rêve en lumière!—

Mais je regarde en moi d'agonie en beauté
Un amour plus parfait que cette nuit d'été.—

Ah! L'aube avec sa brume au retour des tranchées,
Sur les champs et les eaux rêveusement penchée!—

Moins rêveuse que l'ombre où, dans mon cœur, s'allient
Les ultimes chagrins avec ceux que j'oublie!—

Un aubépin qui s'ouvre, un pavot se pavane...
Fumerons nous à deux ce gros tabac profane?—

Oui. Rien de tel encore qu'une pipe allumée
Puisque, au surplus, amours, chagrins, tout est fumée.....

Rabbelaer. in nativitate Virginis. Sept. '15.

L'Hiver a dépouillé.....

L'hiver a dépouillé les champs des moissons folles,
La douleur a chassé la joie de mes paroles.

Au fond du paysage un gai moulin s'aligne
Sur la crête où s'attarde un reste de clarté.
De ma ferme vers lui le sentier rectiligne
Franchit des fossés d'eau où s'abreuve l'été.

L'hiver a dépouillé les champs des moissons folles
La douleur a chassé la joie de mes paroles.

Ni les airs inégaux des lentes cornemuses,
Ni le rythme divin des pipeaux accordés,
Ni le chœur assemblé des rêves et des Muses
N'ont chassé de mon cœur les regrets attardés.

L'hiver a dépouillé les champs des moissons folles.
La douleur a chassé la joie de mes paroles.

Ah! Je ne verrai plus les aubes coutumières
Où le soleil wallon jouait avec les eaux,
Ni les gestes fluets que traçaient les bouleaux
Parmi le jeu têtue des tréblantes lumières!

L'Hiver a dépouillé les champs des moissons folles.
La douleur a chassé la joie de mes paroles.

Gheveringhove. 19 Janvier 1916.

Métempsychose.

15

— Dans la brume infinie où vainement chantait
La vague, au clair de lune, ainsi que font les trembles,
Nous avions, bien-aimé, mis nos rêves ensemble
Et le vent pacifique au loin les emportait.

— Le flot roule aujourd'hui sur le sable éboulé,
Il ne se souvient plus et dans le vent salé
Notre amour orgueilleux s'est trop bien exhalé.

Le blanc soleil d'hiver qui fume au ras des eaux
Chavire en pâmoison, regretté des pianos
Des hôtels riverains aux titres bucoliques.
Oh! Les rythmes bourgeois et combien symboliques!

Or ce soir là, jouaient dans l'or de tes cheveux
Mes longs baisers d'enfant qui ne pouvaient pas mieux
Car je ne ~~sais~~ ^{liens} pas même que fut cette heure même.

Elle appartient à l'être à jamais trépassé
Que je porte à moi-même étroitement lacé
Dont j'ai tout oublié sinon qu'ayant rêvé,
Son rêve auprès de toi il ne put l'achever.

Saint-Idesbaldé. 30 janvier 16.

Le Pommier.

=====

Tes chansons fusai~~ent~~ en rimes légères;
Un pommier montrait parmi le ~~parc~~ feuillage
L'imprévu charmant de sa fleur sauvage,
Rose étrange à la fois par dessus les fougères.

Puisque ma volonté pliait sous tes caprices,
Tu ravis la guirlande éparse du pommier.
Que n'ai-je-alors osé, réprimant tes sévices,
Garder à la forêt son rêve coutumier!

Tandis que pour glaner s'ouvraient tes main agiles,
Tes seins mouvaient l'étoffe en un rythme haletant.
Que m'importaient les fleurs et leurs songes fragiles
Et la marche à longs pas de la vie et du temps!

Non. Je ne pouvais pas autrement me défendre
Et lorsque tu revins sous les arbres dolents,
La fleur cueillie entre les dents,
Le soleil, dans les bois, commençait à descendre.

La Panne. 9 Février 1916.

18

Ce soir qui s'élargit.....

Ce soir qui s'élargit parmi l'ombre des feuilles,
Ce soir doux à cueillir sur le seuil des halliers,
Que je l'appelle en moi et comme se recueillent
En l'écoutant venir les fronts des peupliers!
Trop violent à mes yeux fût le jour écarlate
Et sur mon souvenir ses rayons trop br^uyants.
Le bonheur cherche seul la clarté qui dilate
Sur l'aubépin d'avril les bourgeons ondoyants.
Mais ce soir où chantonne une cloche d'église,
Alourdi de senteurs d'herbe et de potager,
Oh! Comme à sa douceur mon rêve s'égalise,
Enivré du silence où bat le chant léger!
Tandis qu'en bleuissant roule la nuit propice,
Un vent tiède, venu des arbres balancés,
Comme mon chagrin, comme une main complice,
Et l'on dirait sur moi l'aile de tes baisers.

Gapaardhoek. Avril 1916.

Epilogue.

Eteins, mon rêve! Assez souffrir,
Assez jouer "hanneton vole"!
Ce discours n'était qu'une parabole
Et me revoici triste, oh! oui! triste à mourir!

Aussi quel entêté à compter ses lacunes,
A dire: "Un peu d'amour pour le rêveur en feu!"
Comme s'il n'avait pas le blanc baiser des lunes
Et désirait encor jouer à l'ancien jeu.

Allons! Poète au coeur trop tendre,
Ce rêve qu'on t'arrache à-t-il marqué ton sort?
Et c'est toi maintenant qui cesse de prétendre
A l'hymne nuptial que t'a promis la mort?

Pourquoi te quereller avec ton habitude?
Va! Reprends ton poème, il est ton seul ami.
Rêver ce n'est jamais la pleine solitude
Et le bonheur est là, comme autrefois, parmi
Le silence où ton coeur a si longtemps dormi.

Isenberghe 18 Février 1916.